

***Mea culpa* (extrait d'une confession surprise sur un clavardage)**

Hugues Fortin et Nathalie Cloutier

Numéro 218, mars-avril 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fortin, H. & Cloutier, N. (2002). *Mea culpa* (extrait d'une confession surprise sur un clavardage). *Séquences*, (218), 20-21.

(extrait d'une confession surprise sur un clavardage)

mea culpa



Si vous voyez cet homme
dites-lui que je l'aime .

Maude

Nathalie Cloutier :

Dernièrement, on a fait grand cas des *reality show* où l'on s'efforce de nous faire croire que le vrai est vrai. Et tout à coup, il nous vient l'envie de faire croire que le faux est vrai.

Hugues Fortin :

Et puis l'idée fait son chemin jusqu'à ce que l'histoire déborde le cadre de l'écran...

N.C. : ...jusqu'à ce qu'elle se répande dans la ville.

H.F. : Un an plus tard un graffiti apparaît à la sortie du métro Mont-Royal. Il interpelle les passants : *Avez-vous une bête à l'âme ?*

N.C. : Mais tu te souviens que c'était au moment où sont survenus les événements du 11 septembre, et que plusieurs nous ont déconseillé de mettre en pratique notre idée. Alors nous avons écrit : *Pourquoi avons-nous cette bête à l'âme ?*

H.F. : Une affiche est placardée, distribuée par courriel, glissée sous les essuie-glaces, c'est un avis de recherche, il y a la photo d'un homme et cette phrase : *Si vous voyez cet homme, dites-lui que je l'aime. Signé : Maude.*

Rue Saint-Denis, un soir d'octobre, des gens s'arrêtent, touchés par cette Maude et sa quête.

N.C. : Maude n'existe pas, mais l'émotion surgit. L'émotion

naît même chez ce personnage politique que nous croisons devant le restaurant Saint-Malo. Il demande : qu'est-ce que c'est ? Et nous, qui devenons amis de Maude, lui répondons que nous le faisons pour l'aider à soulager sa peine. Bonne chance, de nous répondre monsieur Landry.

H.F. : Voilà l'idée qui nous plaisait : lorsque la réalité côtoie le simulacre, ce dernier devient subversif.

N.C. : Évoquer la mort d'une comédienne sauvagement assassinée dans un cadre considéré comme non respectueux, c'est subversif.

H.F. : Il est subversif d'évoquer la douleur du réel dans un simulacre, beaucoup plus que de la montrer en direct à la télévision.

N.C. : Le simulacre est né de manière sournoise, sans trop qu'on y pense. On pourrait même dire qu'il s'est imposé à nous.

H.F. : Il s'agissait du meilleur moyen pour nous de raconter cette histoire.

N.C. : Pour amener la fiction à flirter avec le réel, une période d'exploration a été nécessaire. Les acteurs de la troupe Kafala ont dû inventer à partir de leur chair, la chair des personnages qui doivent faire croire par leur témoignage qu'ils sont bien vrais.

H.F. : À force d'inventer la fiction si près de son quotidien, l'espace entre réel et imaginaire s'affine et l'habileté à naviguer entre les deux rend celui qui le pratique maître dans l'illusion du réel.

N.C. : Les acteurs de **Mea Culpa** sont devenus acteurs dans la ville, étendant ainsi l'espace de l'histoire.

H.F. : Nous disions théâtre invisible...

N.C. : Puis, nous nous sommes souvenus d'un événement tragique et réel.

H.F. : Nous avons raconté une histoire où un homme (Mark Pednault), s'inspirant de cet événement tragique et réel (l'assassinat d'une comédienne) se retrouve aux prises avec le remords d'avoir éveillé la douleur de cet événement.

N.C. : Et nous avons inventé un faux documentaire. Une femme (Maude Pelletier) enquête sur la disparition de ce réalisateur. Et pour en savoir plus, elle interroge les acteurs qui ont participé au tournage.

H.F. : Pendant ce temps, l'histoire avait bel et bien débordé sur la ville. Dans un bar, des clients étaient pris à partie par certains qui avaient selon leurs dires rencontré Mark.

N.C. : Sur le Net, un site dédié à cette série culte, mais inexistante, voyait le jour.

H.F. : Aujourd'hui le téléphone sonne et au bout du fil le rédacteur d'une revue de cinéma demande à parler à Maude Pelletier. Nathalie doit-elle encore prétendre être cette Maude Pelletier, celle qui a réalisé le film **Mea Culpa** ? Et si elle cesse de prétendre, croira-t-on toujours à notre histoire ?

N.C. : On arrête Hugues pour lui dire : Alors, c'est toi le célèbre réalisateur disparu ?

Quand un passant participe à la fiction, il en devient acteur !

Le simulacre n'est pas trahison puisqu'il est là comme reflet de la réalité.

H.F. : Est-ce qu'on fait du cinéma, nous ?

Avec seulement 2 000 \$ et une petite caméra digitale, est-ce qu'on a l'impression de faire du cinéma ?

Ce sont des questions que je me pose maintenant, après m'être commis. Mais je n'ai pas les réponses. Classer ce que l'on fait, est-ce si important ?

N.C. : C'est peut-être la vieille question : à quoi ça sert ?

Toutes ces images, vraies ou fausses, qu'est-ce qu'elles nous font ?

H.F. : Il s'agit peut-être du désir incontrôlable de raconter une histoire.

N.C. : Oui, de raconter aux gens des histoires sur eux...

Hugues Fortin et Nathalie Cloutier

À DÉCOUVRIR...

Mea culpa : pour ceux qui ne connaissent pas la honte



Au beau milieu du film, un des personnages dit tout haut que « le scénario, c'est n'importe quoi; l'intrigue part dans toutes les directions ». Cette phrase n'est pas là par hasard, elle constitue au contraire l'idée de départ de **Mea culpa : pour ceux qui ne connaissent pas la honte**, essai cinématographique d'une contagieuse liberté de mouvement sur un tournage en pleine gestation.

Et pourtant, les ingrédients communs à tout genre de production sont présents : inconfort des auditions, angoisses de la mise en scène, maquillages incessants, choix souvent hâtifs des décors, humeurs exacerbées des comédiens, réunions de production parfois chaotiques... Car malgré les apparences, ce film dans le film possède un extraordinaire souci du détail et une puissante force d'évocation. Le plan prend ici le dessus, affirmant constamment la fiction avec une remarquable précision. Mais en vérité, on ne sait plus si on assiste à la projection d'un documentaire ou d'une fiction.

Maude Pelletier prend surtout des risques, assumant son tournage avec une sorte de cérébralité étonnante, poussant sa mise en scène jusqu'à la dépouiller volontairement de tous rapports

cohésifs. À juste titre, car comment raconter une histoire qui n'en est pas une ? Est-il d'ailleurs important qu'il y en ait une, semble se demander la réalisatrice.

La fiction s'exprime autrement, libre de tous les clichés qui lui sont souvent imposés. Mais ce n'est pas simplement un film sur la création, il s'agit d'une sorte de manifeste contre les institutions et leurs lourdes politiques de subvention. Indépendant dans le sens le plus strict du terme, **Mea culpa** s'inscrit dans la lignée des films underground québécois, totalement soumis aux codes narratifs de son époque, avec tous ses avantages et ses disparités. Et quand le générique final défile sur l'écran, apparaît une surprise de taille... rafraîchissante catharsis qui confirme que le film d'expérimentation, nouveau courant dans le cinéma québécois d'aujourd'hui, est bel et bien amorcé. Mais au fait, qui est donc Maude Pelletier ?

Élie Castiel

Canada [Québec] 2001, 85 minutes — Réal. : Nathalie Cloutier, Hugues Fortin — Scén. : Hugues Fortin, Nathalie Cloutier — Int. : Dominic Anctil, Anik Beaudoin, Johans-Karl, Anne-Sylvie Gosselein, Soleil Guérin, Isabelle Lamontagne, François Mercure, Shanda Pall, Madeleine Philibert, Julie Rivard, France Villeneuve — Dist. : Vidéographe.